

La guérison par Jésus de la belle-mère de Simon témoigne de ce que j'aime appeler le « surnaturel naturel » de Dieu. Jésus et ses deux compagnons sont accueillis chez un autre disciple ; il y a une personne malade dans la maison ; on en parle à Jésus ; il la guérit ; elle se met à les servir. Marc nous rapporte cela de façon presque banale ; il n'y a guère plus d'accent sur la guérison que sur les actes de service qui l'ont suivie. Et c'est la marque de fabrique de la vaste majorité des miracles de guérison dans la Bible. On n'est pas dans le spectacle ou le divertissement.

Il y a bien des années, j'ai assisté à une réunion où le prédicateur faisait de belles promesses de guérison. A la fin de la réunion il a fait un appel à la prière, puis il a déclaré « qui veut voir un miracle ? », provoquant du coup une ruée vers le devant de la salle – sans pour autant que l'on en ait vu par la suite à ma connaissance.

C'est l'opposé du mode opératoire de Jésus. Dans les paroles du prophète Esaïe annonçant le Messie, « Il ne crie pas, il ne parle pas fort, on n'entend pas sa voix dans la rue » (Es 42 :2). Pourtant, avec le Messie, des miracles il y en a eu. Pour moi, l'aspect presque routinier des miracles comme celui-ci, c'est l'empreinte de Dieu à l'œuvre. Dans des cas comme celui-ci, la motivation de Jésus semble être presque pragmatique : une soirée est organisée à la maison, une personne-clé tombe malade, il faut donc la guérir. Là où Jésus passe, les choses se mettent en place autour de lui.

La série de guérisons qui suit la guérison de la belle-mère de Simon Pierre sont un peu différentes. D'une part, elles font davantage sensation : tout le monde se presse à la porte de la maison (v33). D'autre part, la motivation de Jésus semble être un peu différente. Dans l'Évangile de Matthieu, nous lisons ceci :

*« Jésus passe dans toutes les villes et dans tous les villages. Il enseigne dans les maisons de prière juives, il annonce la Bonne Nouvelle du Royaume, il guérit toutes les maladies et toutes les douleurs. Jésus voit les foules et son cœur est plein de pitié. En effet, les gens sont fatigués et découragés, comme des moutons qui n'ont pas de berger » (Mt 9 :35-36).*

Ici, il ne s'agit pas de gestes purement pragmatiques. Face à une foule en souffrance, le Seigneur répond aux besoins de chacun car il est « plein de pitié », « ému de compassion ». Tant que le Christ est sur terre, jamais nous ne le voyons refuser de guérir un malade qui se présente devant lui.

Dans le ministère de Jésus, on peut donc constater certains guérisons qui semblent être une conséquence quasiment spontanée du passage du Seigneur ; d'autres semblent plutôt être une expression de sa compassion. Il y a aussi un troisième regard du Nouveau Testament sur les miracles et guérisons : ils sont qualifiés

d'autant de « signes » de la présence du Royaume de Dieu. Ces signes témoignent de la personne et l'œuvre du Christ ; ils témoignent aussi de la promesse de l'accomplissement plein et entier de ce Royaume lors de son retour futur en gloire. C'est ainsi que Jésus invite son entourage à suivre ces signes en quelque sorte. Dans l'Évangile de Jean, il dit ceci :

*« Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas. Mais si je les fais, même si vous ne me croyez pas, croyez à ces œuvres afin que vous sachiez et que vous compreniez que le Père est en moi et que je suis dans le Père » (Jn 10 :37-38).*

Dans le même temps, la suite de notre passage peut donner l'impression que ces guérisons et délivrances en masse sont presque gênantes pour Jésus. Il interdit aux mauvais esprits de révéler son identité : « Il chasse ... beaucoup d'esprits mauvais et il ne les laisse pas parler, parce qu'ils savent qui est Jésus », nous dit le verset 34. Alors que les foules se pressent autour de lui, il s'éloigne : « Le matin suivant, pendant qu'il fait encore nuit, Jésus se lève et sort de la maison. Il va dans un endroit désert » ; il s'y met « à prier » (v35).

On peut discerner une sorte de tension entre la volonté de Jésus de guérir tous ceux qui s'approchent de lui et cette pudeur apparente. Je l'explique en me disant que le Seigneur ne voulait pas que son œuvre soit caractérisée uniquement par le fait miraculeux ; il ne fallait pas que tous ces miracles finissent par occulter la réalité encore plus profonde vers laquelle ces « signes » pointaient.

La suite de la multiplication des pains nous montre que c'était un vrai danger. Dans l'Évangile de Jean, nous lisons qu'après ce miracle, Jésus s'éclipse discrètement, mais les foules le retrouvent le lendemain matin. Alors Jésus ne mâche pas ses mots : « Vous me cherchez, non parce que vous avez saisi le sens des signes extraordinaires que j'ai accomplis, mais parce que vous avez mangé du pain à votre faim » (Jn 6 :26). C'est une démonstration du vieux proverbe : « Lorsque le sage montre la lune, l'imbécile regarde le doigt ». Les gens étaient obnubilés par les signes miraculeux au point où ils ont oublié de regarder dans la direction indiquée par ces mêmes signes.

Dans ce même passage, Jésus poursuit ainsi : « Travaillez, non pas pour la nourriture qui est périssable, mais pour la nourriture qui dure et qui est source de vie éternelle » (Jn 6 :27). Les gens cherchaient du pain au lieu de s'intéresser au pain de vie. Bien sûr, il n'y a rien de mauvais à bénéficier de pain et de poissons miraculeusement multipliés, bien au contraire, mais ce n'était pas le premier but recherché. Ce qui est plus délicat, c'est que ce même principe s'applique à la guérison. Si on en bénéficie, gloire à Dieu ! Mais si nous nous arrêtons là, si nous prenons le signe pour la destination, nous faisons fausse route.

Le fait est que dans notre monde, tous les malades ne sont pas guéris. Nous aimerions bien qu'ils le soient, mais c'est la réalité. Nous constatons bel et bien que Dieu ne dispense pas des guérisons sur demande. Je crois que Dieu guérit encore aujourd'hui, mais on ne peut pas présumer de son action ; parfois nous avons énormément du mal à expliquer le fait qu'il n'intervient pas. Nous nous réjouissons pour celui ou celle qui est guérie, mais nous nous interrogeons par rapport à ceux et celles qui ne le sont pas. Ce n'est pas simple, mais pour moi c'est la démonstration que toute aussi bienvenue qu'elle soit pour le bénéficiaire, la guérison n'est pas une fin en soi : c'est bien le signe d'autre chose.

Et en effet, c'est bien ce qui ressort de notre lecture. Oui, la présence de Jésus a entraîné des guérisons de façon presque banale. Oui, Jésus fait preuve de compassion ; oui, il donne autant de signes du Royaume qu'il portait avec lui et en lui... mais il n'est pas venu que pour cela. Jésus s'est éloigné de la foule pour prier, et il revient de ce temps de prière en réaffirmant une priorité encore plus importante : dans ses propres mots dans ce texte, il est « sorti... pour proclamer la Bonne Nouvelle » (v38, Segond). Et aussitôt, il se rend « dans toute la Galilée » pour l'annoncer.

Soyons clair : toute guérison dans cette vie est une source de réjouissance ; mais elle ne sera que provisoire, alors que la Bonne Nouvelle de l'Évangile dépasse notre condition physique, dépasse même notre mortalité. Quelle est le message de cet Évangile ? C'est déjà l'annonce d'une plus grande guérison, définitive, celle-là : une victoire sur le mal, le péché, et la mort, accomplie en notre faveur par le Christ à la croix et démontrée par sa résurrection. Nous ne vivons pas encore tous les bénéfices de cette guérison ; mais elle commence dès aujourd'hui pour chacun qui est prêt à recevoir cette Bonne Nouvelle.

Ce passage nous éclaire sur la personne de Jésus et sur ses priorités. Mais il peut aussi nous questionner, nous qui cherchons à marcher à la suite du Seigneur. Nous nous sommes déjà interrogés sur notre compréhension des guérisons opérées par Jésus et celles à laquelle on peut assister de temps en temps aujourd'hui – ou pas. En conclusion, j'aimerais que l'on réfléchisse aussi à cette Bonne Nouvelle que nous qui suivons le Christ sommes appelés à annoncer à notre tour.

Bien sûr, nous et l'Évangile que nous portons, nous nous situons dans la continuité de la personne, la parole, et l'œuvre de Jésus. Mais nous devons être conscients que beaucoup de choses ont changé depuis. Déjà, nous ne sommes pas Jésus, ni des premiers apôtres ! Je ne connais personne qui ait été guérie simplement en touchant le bord du vêtement d'un chrétien ou, comme il est dit de l'apôtre Paul, rien qu'en touchant des mouchoirs qu'il avait lui-même touchés (Ac 19 :11). Si

c'était bien le cas, « ça se saurait ». Force est de constater que ce n'est plus à l'ordre du jour ou que si ce l'est, c'est de façon tout à fait marginale. La priorité de Dieu n'est pas là.

De plus, n'étant pas Jésus nous-mêmes, notre message n'est pas identique au sien. Jésus, lui, s'annonçait lui-même : « l'Esprit du Seigneur est sur moi... ». Nous, « ce n'est pas nous-mêmes que nous annonçons, mais c'est Jésus Christ comme Seigneur » (2 Cor 4 :5 NFC). Et alors que Jésus annonçait sa mort prochaine et la résurrection qui allait suivre, l'essentiel de notre Evangile c'est « le Christ est ressuscité » ! Bien sûr le cœur du message est le même, mais le focus a évolué.

Enfin, nous n'avons pas le même public que Jésus dans la région de Galilée. Lui, le Messie, allait dans les « maisons de prière », les « synagogues », vers un peuple qui était totalement baignée dans une culture religieuse qui n'attendaient qu'une chose : la venue du Messie. Or, si vous parlez du Messie autour de vous aujourd'hui, les gens vont penser que vous faites allusion à un joueur de foot (ou à une série Netflix...). Nous vivons dans une culture déchristianisée. On a du mal à s'en apercevoir parce qu'on est chrétiens, mais c'est la réalité.

Être conscients que nous ne pouvons pas et n'avons pas à reproduire les signes miraculeux de Jésus comme à son époque, c'est déjà important. Mais alors nous devons réfléchir à la manière de rendre cette Bonne Nouvelle intemporelle pertinente au monde d'aujourd'hui. Il ne s'agit pas de devenir plus « cool » : généralement lorsqu'elle essaie, l'église a tout au moins 10 ans de retard à ce jeu. Non, il s'agit de réfléchir à comment laisser apparaître le cœur du message de façon intelligible pour des gens qui sont à dix mille kilomètres de tout cela.

Pour entamer cette réflexion, je vous laisse avec un dernier verset que nous citons souvent en rapport avec l'évangélisation, à savoir 1 Pierre 3 : 15 : « soyez toujours prêts à répondre (...) à quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous » (Darby). On s'est souvent attardé sur le contenu de la « raison ». Donner des arguments raisonnés concernant l'Evangile, cela s'appelle l'apologétique et il y a certainement une place pour cela. Mais j'aimerais attirer notre attention sur l'autre composante de la phrase : « l'espérance ». J'ai récemment évoqué le fait que la motivation par l'espérance est aux antipodes de la motivation par la crainte et la culpabilité. Et je crois qu'il y a là une piste à explorer. Notre monde est en panne d'espérance. Nous ne pouvons peut-être pas apporter la guérison physique à tous : mais nous portons en nous une espérance. Je nous invite à réfléchir, chacun et collectivement, à comment la communiquer à ceux et celles qui en ont besoin, pour leur permettre d'entamer un chemin de guérison qui les conduiront jusqu'à dans l'éternité.